

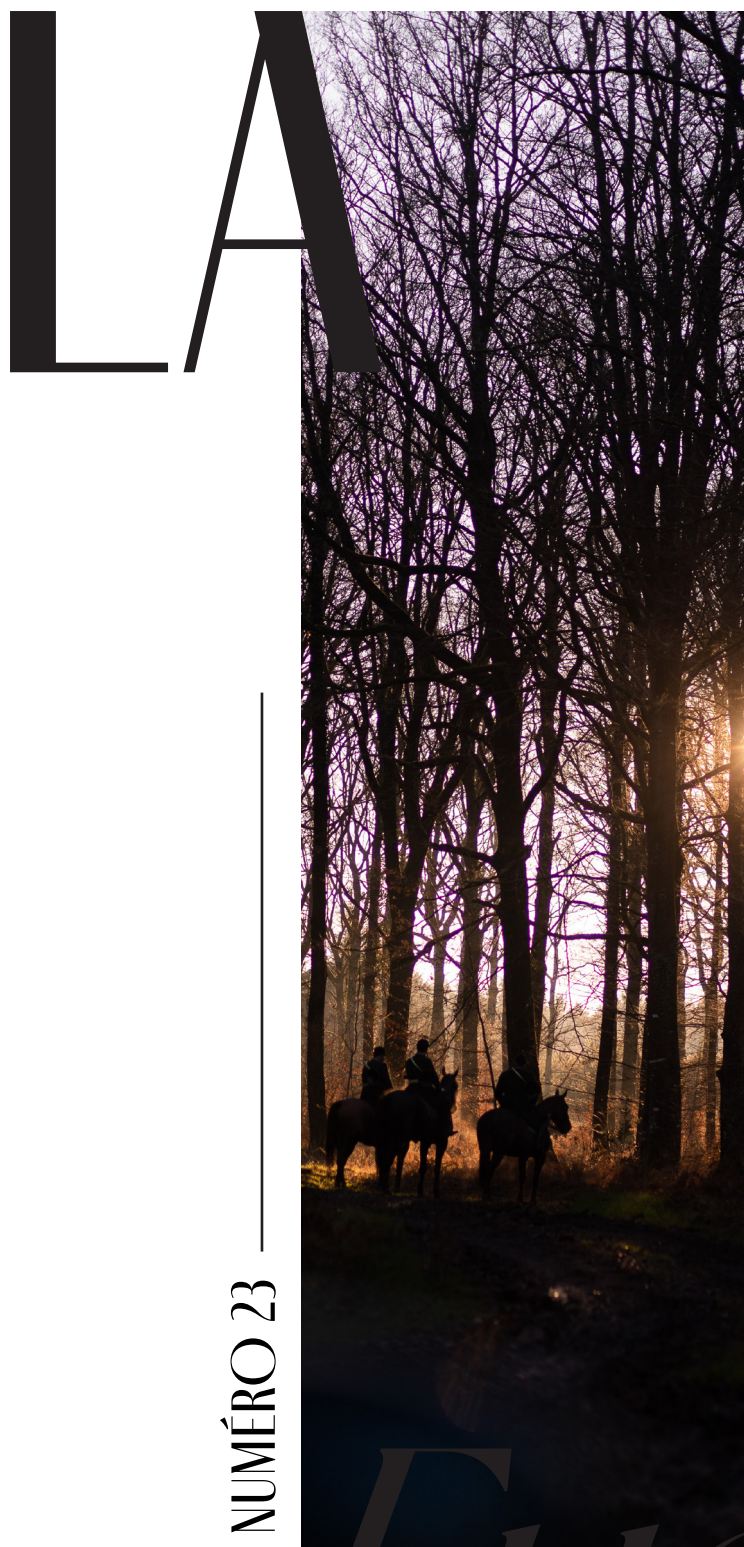
**UN COUP D'OEIL SUR
L'ACTUALITÉ**
LA QUESTION ANIMALE
: L'AUBE D'UNE
RÉVOLUTION ?

HISTOIRE
NOBLESSE EN
SELLE !
À LA CONQUÊTE
D'UN IDÉAL !

PHILOSOPHIE
QU'EST-CE QUE LA
CORRIDA ?

LITTÉRATURE
DANS LES YEUX
DU LION

HISTOIRE DE L'ART
SPLENDEURS DES
CHASSES OMEYADES



NUMÉRO 23

L'ANIMAL

**INTERVIEW
EXCLUSIVE**

avec *Brigitte
Gothièr*,
Fondatrice de
l'association L214

Fugue

LF

EDITORIAL

Le repas de Noël 2021 était plus lourd que les autres années. Au menu débat sur les candidats aux présidentielles, débat sur le passe vaccinal, débat sur le foie gras, supplément prix Goncourt pour les plus passionnés. Frustrés de l'année 2021, ne jetons pas toutes ces pensées et poursuivons ces réflexions en 2022. Durant les prochains mois les Français doivent décider quelle direction donner au pays, et il ne faudra pas se trouver fort dépourvu quand le 10 avril sera venu. La démocratie ne se joue pas que tous les cinq ans, ni pendant deux semaines, et les réflexions doivent être poursuivies et continuelles. Pourquoi ne pas prendre la résolution de choisir un sujet de réflexion mensuel, par exemple, et d'approfondir notre position le concernant. C'est l'activité intellectuelle à laquelle se consacre le journal La Fugue depuis deux ans. Tout au long de l'année 2021, les rédacteurs vous ont donné à penser les grands thèmes qui rythment maintenant les batailles présidentielles : L'Écologie (Janvier), Les Frontières (Février), Les Élités (Mai), Le Travail (Octobre), et tant d'autres. Défendre la cause animale est devenu une nouvelle bataille obligée pour nos politiciens. Dans cette période de discussions, et parfois de débats, le projet de ce journal prend tout son sens : participer au débat d'idées et montrer que la culture aide à mieux penser les enjeux de notre époque bien chargée. Bonne année 2022 et, surtout, bonnes réflexions !

Alban Smith

SOMMAIRE



Un coup d'œil sur l'actualité

LA QUESTION
ANIMALE : L'AUBE
D'UNE RÉVOLUTION ?



8

Histoire

NOBLESSE EN SELLE !
À LA CONQUÊTE D'UN
IDÉAL !



12

Philosophie

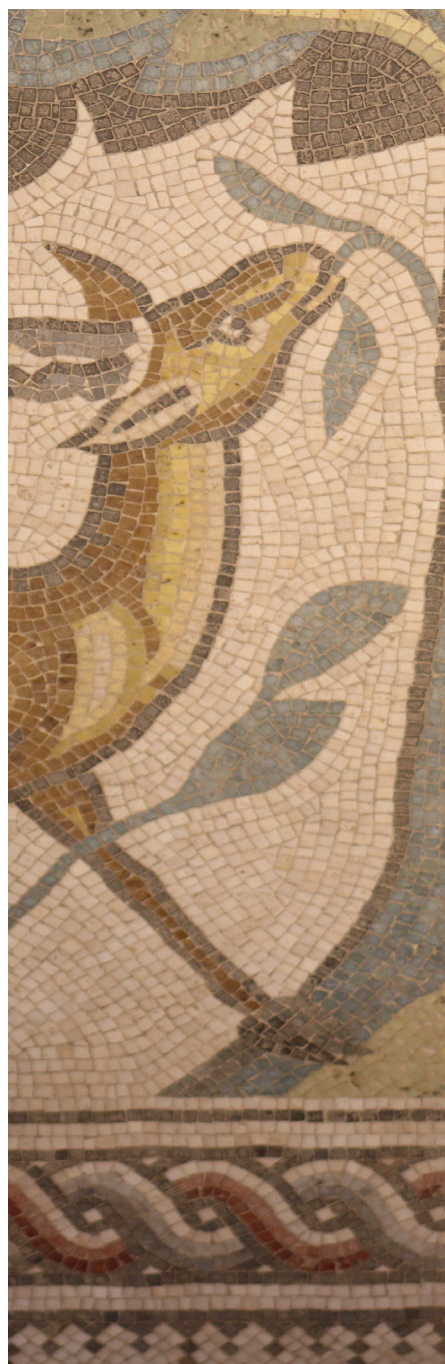
QU'EST-CE QUE LA
CORRIDA?

16



Littérature
DANS LES YEUX DU
LION

20



**Histoire de
l'art**
SPLENDEURS DES
CHASSES OMEYYADES

24

**éthique
& animaux**



L214

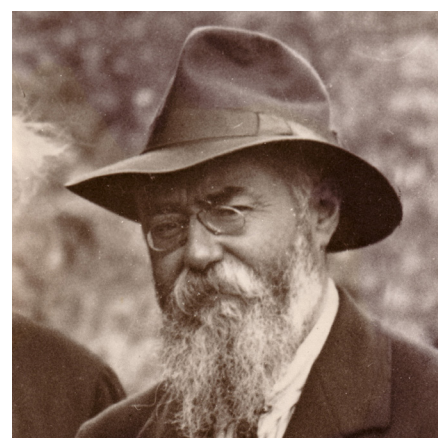
Interview
BRIGITTE GOTHIERE

29



Brèves

32



Anthologie
POÉSIE DE LA
CAMPAGNE EN FÊTE
FRANCIS JAMES

34

LA QUESTION ANIMALE : L'AUBE D'UNE RÉVOLUTION ?

La rédaction

La question animale nous met face à notre démesure et, finalement, face à un système que l'homme moderne a frénétiquement élevé. Acculé par ses propres excès, ce dernier doit désormais choisir la révolution qu'il entend mener : retrouver sa juste place ou déchoir définitivement. Tel est l'enjeu philosophique du XXI^{ème} siècle.

Les animalistes et autres antispécistes proposent une révolution copernicienne, un basculement anthropologique de toutes les sociétés. En face, les adeptes de viande rouge, les défenseurs de la chasse et les paisibles éleveurs dénoncent une terreur verte. De part et d'autre, certains versent rapidement dans la caricature, l'injure ou la violence. Le débat est bien sûr politique, mais pas uniquement. Il est d'abord philosophique. Quelle



Boucherie Abolition, 8 juin 2019

place l'homme doit-il donner à l'animal ? Y-a-t-il des différences de nature entre l'homme et la bête qui puissent justifier une égalité ou une hiérarchie entre les deux ? Autant de questions que l'Occident semblait pourtant avoir tranché depuis longtemps. Et tout cela laisse perplexe notre paysan qui regarde paître ses Limousines. Il n'a pas besoin de grands raisonnements pour savoir qu'il existe une différence de nature majeure entre lui et ses bêtes qui justifie son autorité. Le « bon sens paysan » ne saurait mentir.

En réalité, si cette question s'est introduite dans nos pays occidentaux, c'est qu'elle s'est imposée comme une réaction aux excès de la modernité. Les nombreux reportages, qui ponctuent l'actualité sur des conditions d'élevage ignominieuses d'animaux destinés à l'alimentation humaine, ne peuvent



que produire de l'indignation ou de la révolte. Des associations comme L214 sont devenues maîtresses en la matière pour tenter d'alerter l'opinion et les politiques. Dernièrement, c'est l'industriel Herta (décembre 2021) qui s'est vu exposé à l'opprobre général au vu de ses élevages porcins. Les images des vidéos parlent d'elles-mêmes, âmes sensibles s'abstenir.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Trois facteurs matériels permettent d'éclairer, sinon de comprendre, ce qui nous arrive.

Tout d'abord, l'humanité connaît une explosion démographique mondiale sans précédent. Entre 1935 et 2035, c'est-à-dire en cent ans, nous allons passer d'une population de 2 à 8 milliards d'êtres humains sur terre. Pour nourrir cette population, le modèle du petit producteur et de

Si le consommateur veut obtenir sa barquette de jambon pour un prix dérisoire, il devra, en son âme et conscience, continuer d'alimenter la machine infernale qu'il a contribué à fabriquer.

l'aimable berger ne suffit plus. Il faut rationaliser, organiser, rassembler et grossir les élevages. Cela a pu se faire dans l'immédiat après-guerre grâce à l'industrialisation de l'élevage et de l'agriculture en général.

La modernisation technique des fermes n'est pas un problème en soi. Elle en devient un quand les industries agro-alimentaires mettent la main sur les élevages et y introduisent des logiques capitalistes : produire plus en dépensant moins pour gagner plus. Ce deuxième facteur qu'est le capitalisme allait être fatal aux relations entre les hommes et les bêtes puisque désormais, la variable d'ajustement pour obtenir un gain conséquent allait être le bien-être des animaux et leurs conditions d'existence.

Enfin, ajoutez à cela le caprice moderne du consommateur roi qui veut tout quand il le veut. Une économie du tout, tout de suite, doit satisfaire aussi une consommation à très bas prix. Cette habitude de consommation est la cause des monstruosité révélées par L214. Si le consommateur veut obtenir sa barquette de jambon pour un prix dérisoire, il devra, en son âme et conscience, continuer d'alimenter la machine infernale qu'il a contribué à fabriquer.

Peut-être pouvons nous aller plus loin et oser dire que l'homme a outrepassé son statut d'homme dans son comportement avec les animaux. Depuis

L'homme comme gardien de la Nature, comme l'intendant de Dieu sur terre

que les sociétés occidentales bannissent Dieu de leurs schémas de réflexion, c'est-à-dire depuis Les Lumières, l'homme se coupant du surnaturel devient démiurge. Les religions païennes considéraient la Nature avec respect du fait du culte qu'elles lui accordaient. De même, la religion chrétienne voyait, et voit encore, l'homme comme gardien de la Nature, comme l'intendant de Dieu sur terre. *Gardien*, et non pas exploitant, comme le rappelle en substance l'encyclique *Laudato Si'* (2015) du pape François. Dans une conception du monde selon ce postulat philosophique et théologique, tout n'est pas permis à l'homme. Aujourd'hui, nous nous demandons avec effroi ce qu'il n'ose pas faire. Les animaux goûtent désormais au joug du nouveau dieu de notre ère : l'humain.

Ces comportements ont engendré l'apparition des courants animalistes et antispécistes que nous connaissons bien. Une nouvelle révolution se profile : après s'être fait maître de l'univers, l'homme aspire désormais à abattre les frontières entre l'humain et l'animal. À la révolution humaniste doit succéder la révolution animaliste.

Toutefois, la révolution ne parviendra pas à se défaire d'une chose : le grand capital, qui gagne toujours ! C'est en tout cas ce que veut démontrer Gilles Luneau dans son livre *Steak barbare* (2020). Il révèle les liens financiers qui existent entre les mouvements vegans et animalistes et une certaine industrie de la nouvelle alimentation (*New Harvest*, *Good Food institute*, *Cellular Agriculture Society*, etc.) qui accompagne les promesses de matins qui chantent pour les animaux, au moyen d'une révolution alimentaire dont ils seront les premiers bénéficiaires.

La place que l'homme accordera demain aux animaux dans nos sociétés fait peser le spectre d'une révolution anthropologique majeure. Pour les acteurs économiques, c'est un nouveau marché à conquérir. ■

La place que l'homme
accordera demain aux
animaux dans nos sociétés
fait peser le spectre d'une
révolution anthropologique
majeure.



Image du film , La Vie moderne... (2008) réalisé par Raymond Depardon • Crédits ,Ad Vitam



Le Pompeux Carrousel des Galantes Amazones des quatre parties du Monde Jean Baptiste Martin

NOBLESSE EN SELLE ! À LA CONQUÊTE D'UN IDÉAL !

Hervé de Valous

De chevauchées en cavalcades, une partie de l'histoire humaine s'est écrite au galop. Animaux du pouvoir, les chevaux ont été le marqueur de l'identité nobiliaire, des champs de bataille médiévaux aux élégants carrousels du Grand Siècle.

Il est inutile de rappeler le vieil adage qui veut que le cheval soit « *la plus noble conquête de l'homme* », comme se plaisait à l'écrire le naturaliste Louis Leclerc, comte de Buffon, au XVIII^{ème} siècle. Il suffit de voir l'enthousiasme que suscite le passage d'un escadron de la Garde républicaine pour comprendre la force symbolique de cet animal. Depuis l'Antiquité, le cheval est associé au prestige, au pouvoir et à la richesse. Dans les cités grecques, comme Athènes par exemple, la cavalerie était réservée aux citoyens-soldats les plus fortunés, seuls capables de posséder et entretenir une monture. Les autres étaient relégués au rang de simples hoplites. À Rome, les chevaliers, première noblesse combattante, étaient appelés les *equites*,

en référence à leur *equus* (cheval) dont ils étaient dotés pour la guerre, et ils furent constitués en un ordre : l'ordre équestre.

En matière de symbole et d'héritage historique, la noblesse française et les Rois n'eurent pas beaucoup à chercher pour adopter le cheval comme image de leur pouvoir politique et comme apanage de leur condition.

Cheval de guerre

Au cœur du Moyen Âge, la chevalerie française a gagné ses lettres de noblesse. La vocation combattante des chevaliers dans la cavalerie s'affirme aux X^{ème} et XI^{ème} siècles. À l'époque carolingienne, la cavalerie est l'arme qui force

L'instruction qui y est promulguée façonne l'identité et l'idéal du gentilhomme [...]

la décision sur les champs de bataille. De plus, le développement technologique du harnois, des étriers ainsi que l'amélioration technique du combat à cheval permettent la naissance d'une cavalerie lourde, très puissamment équipée. L'apparition et l'amélioration de l'étrier a même fait l'objet d'une thèse en 1962. Lynn Townsend White défend l'idée selon laquelle l'étrier a été la technologie qui a assuré la supériorité de la cavalerie sur l'infanterie à l'époque franque, et par conséquent, qui a imposé l'image du noble comme combattant idéal. En effet, le coût élevé de cet équipement humain et animal ne peut être assumé uniquement par les élites politiques et terriennes que sont les nobles. Désormais, une fracture socioculturelle sépare le combattant à cheval du combattant à pied. Le cavalier, sûr de sa supériorité combattante et sociale, méprise la « piétaille », la « merdaille » qui gravite autour de lui lors des combats. Et de fait, les résultats sont impressionnants, les charges massives des combattants, regroupés en conrois (unités militaires), brisent les lignes d'infanterie sans effort comme cela a été remarqué tant en Europe qu'en Terre sainte durant les croisades.

La naissance de l'escrime à la lance favorise également l'apparition d'une éthique du combat, où les chevaliers adverses ne souhaitent plus se tuer, mais se capturer pour demander rançon. Cette éthique se retrouve dans les tournois qui se généralisent, où les chevaliers prouvent en public leur ardeur guerrière et leur habileté à monter à cheval.

Les XIV^{ème} et XV^{ème} siècles sonnent le glas de cette orgueilleuse élite équestre. Les batailles de Courtrai (1302), Crécy (1346), Poitiers (1356) et Azincourt (1415) meurtrissent la chevalerie française tant dans sa chair que dans sa prétention

à dominer les champs de bataille. À chacun de ces affrontements, la noblesse est désavouée, le bien-fondé de la cavalerie est remis en cause. Sublime horreur, l'infanterie composée de roturiers triomphe sans conteste de la chevalerie française. À Crécy, les Français perdent plus de 5 000 hommes tandis que les Anglais n'ont à déplorer les pertes que de 300 à 400 combattants. Ironie et symbole, à la bataille de Poitiers, le Roi de France Jean II le Bon oblige ses proches à l'imiter en mettant pied à terre et à combattre comme simples fantassins, posture dans laquelle il finit par être capturé. Azincourt n'étant que le chant du cygne de cette cavalerie lourde, la « reine des batailles ».



Le roi Jean II obligé de mettre pied à terre

Noblesse oblige

L'époque médiévale a laissé aux générations futures des souvenirs, des habitudes, pour ne pas dire des traditions. Ainsi la noblesse a-t-elle continué à chérir le lien qu'elle entretenait avec les équidés. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, ces derniers sont au cœur du mode de vie nobiliaire qui tend à s'affirmer de plus en plus face à la montée en puissance de la bourgeoisie. C'est l'Italie qui, dès le XVI^e, diffuse la mode de l'équitation comme véritable art ainsi que comme symbole de civilité. C'est à l'occasion d'un voyage dans cette péninsule que Antoine de Pluvinet rapporta en France les modes et manières équestres de l'Italie comme principe d'éducation qu'il transcrivit dans un manuel : *L'Instruction du Roy en l'Exercice de Monter à Cheval* (1625). Il crée une académie destinée à l'éducation des jeunes gens de la noblesse où l'équitation et le dressage occupent la place centrale. Il apprend notamment aux jeunes gens le respect dû à leurs montures et leur enseigne qu'avec elles, « *il faut estre avare des coups et prodigue des caresses* ». L'académie de Pluvinet enseigne également d'autres arts spécifiquement aristocratiques telle la danse, ainsi que des enseignements plus intellectuels. Avec cette académie, les jeunes nobles connaissent une profonde transformation dans leur rapport au cheval : ils passent d'une équitation de guerre à une équitation de plaisir, à la limite de l'art.

La mode des académies équestres est lancée et connaît un fort retentissement durant les XVII^e et XVIII^e siècles, en France et en Europe. L'instruction qui y est promulguée façonne l'identité et l'idéal du gentilhomme, maître de lui-même comme de son entourage. Et quelle plus belle preuve de cette maîtrise que l'équitation ? Il y a une réelle volonté d'élévation sociale qui passe par le cheval. Cet animal permet aux jeunes nobles de se raccrocher à leurs racines médiévales, de perpétuer une tradition chevaleresque dont les académies sont les écrins. L'équitation est poussée à sa pratique la plus exquise. C'est là qu'on y voit les plus beaux manèges et carrousels de toute l'Europe. Les contemporains comparaient l'art équestre à la danse. Corinne Doucet ajoute même

que le véritable artiste est le cheval, et que le cavalier n'est là que pour sublimer ses allures (« *Les académies équestres et l'éducation de la noblesse (XVI^e-XVIII^e siècle)* », *Revue historique*, 2003/4 (n° 628), pages 817 à 836). Tout ceci est le résultat d'une éducation raffinée destinée à une élite qui tient à affirmer la force de son mode de vie où l'équitation tient une place d'honneur. Pour ces académies, le cheval ne fonde pas la noblesse de son cavalier, il la dit. ■

[...] [le] gentilhomme, maître de lui-même comme de son entourage



Gentilhomme à cheval par J. de Poret



Gentilhomme à cheval par J. de Poret

QU'EST-CE QUE LA CORRIDA ?

Emmanuel Hanappier

Il ne s'agit pas, ici, de défendre un parti pris, bien plutôt de considérer ce qui justifie l'existence de ce spectacle ; la corrida témoigne d'une compréhension du monde, et c'est l'objet du livre de Francis Wolff, *Philosophie de la corrida*.

La tauromachie est un spectacle dont l'origine, proprement espagnole, remonte au IX^{ème} siècle. La corrida qui se distingue des autres pratiques par la mort publique du taureau a acquis sa forme définitive au XVIII^{ème} siècle. C'est ensuite au matador Juan Belmonte et à sa rivalité avec José Gómez Ortega que l'on doit son âge d'or, au début du XX^{ème}, où l'apparition de nouvelles techniques firent voir un raffinement qu'elle n'avait jamais connu.

Afin de déterminer l'intérêt que peut revêtir cet affrontement, il convient de le définir, sans quoi il est impossible de dépasser le spectacle qu'il offre de la souffrance d'un animal voué à la mort. Spectacle d'autant plus problématique qu'il est inutile.



Enrique Ponce

Le sport

Cette gratuité peut servir de point de départ pour comprendre d'abord la corrida comme un sport. Elle ne répond à aucun objectif matériel et utile, elle est bien plus qu'une simple activité physique : comme tout sport elle est aussi le lieu de la mise en

Au-delà de la prestation individuelle du torero, la corrida est, en effet, le lieu de la célébration de la nature propre à chaque être.

valeur du courage, de l'habileté, de l'effort et de la loyauté.

Et parce que le matador met sa vie en jeu et parce qu'il s'oppose à un être d'une autre nature, la corrida incarne plus qu'aucun autre sport, l'idée du dépassement de soi.

L'art

Mais l'antagonisme entre l'Homme et l'Animal, étranger à la plupart des sports, oblige à reconsidérer cette première approche. L'élégance et la rigueur qui président à ce spectacle témoignant d'une plus haute exigence, signe d'une plus noble valeur.

Francis Wolff, autant passionné de corrida que de philosophie, observe dans l'un des chapitres de son ouvrage comment cette pratique obéit au principe de l'art classique : la mise en forme d'une matière. Les trois temps qui composent chaque corrida, comme les cinq actes d'une tragédie, permettent la maîtrise d'un matériau, ici, la charge du taureau. Et chacun des trois "tierco" est l'occasion de multiples figures par lesquelles la lutte se transforme en harmonie.

La renommée de Juan Belmonte tient justement à son impressionnante maîtrise de l'animal. Il initia la technique du "temple", qui consiste à tempérer la vitesse de la charge de l'animal à l'aide d'un leurre, tout en restant immobile. « Immobile, il met, d'un geste, de l'ordre là où il n'y avait que désordre et mouvement », conclut Francis Wolff.

Le taureau n'est pas dompté, il ne le sera jamais. Mais quoique ennemi de l'homme dans ce combat sanglant, il partage la composition d'une œuvre



Affiche de corrida

Le meilleur taureau est celui qui se montre le plus fidèle à sa nature, à sa “bravura”. [...]

qu’Hemingway décrivait délicieusement dans *L’Été dangereux* : « Ce faisant, il ne cessait de maîtriser la charge d’un animal d’une demi-tonne pourvu d’une arme mortelle de part et d’autre de la tête, à l’aide d’une cape de percale le faisant passer et repasser contre sa taille et ses genoux et fabriquant une sculpture avec lui, qui dans la relation des deux silhouettes et le lent mouvement de la cape qui les guidait et les fondait ensemble était aussi belle qu’aucune des sculptures qu’il m’avait été donné de voir jamais ». Paradoxe de l’antagonisme et de la complicité.

Francis Wolff manifeste enfin que la forme artistique produite lors de la corrida est réalisée selon trois modes ; dans l’espace de l’arène, puisque le torero « fait sienne la charge du taureau », dans le temps, à travers différentes séquences, mais aussi dans le mouvement car le taureau échappe perpétuellement à sa cible, il est sans cesse emporté dans un mouvement illimité, autour du torero, véritable metteur en scène.

Œuvre d’art d’autant plus grandiose qu’elle a pour objet l’animal et sa puissance, la mort et la peur. Elle qui sublime ce qu’il y a de plus âpre, parce que les acteurs y jouent leur propre rôle.

Le rite

Bien que les historiens aient démenti l’assimilation de la taumachie aux rituels antiques, la corrida n’en demeure pas moins l’opposition rituelle de l’homme et de l’animal, de la culture à la nature. Antagonisme que Francis Wolff considère comme un élément fondamental : « La corrida sublime, dans l’élément du tragique, le jeu de la nécessité ». Cette dimension rituelle, non pas religieuse, mais anthropologique, explique la pérennité de cette

pratique. Son issue fixée d’avance justifie encore qu’elle ne puisse être assimilée à un sport. Elle ne peut pas non plus être réduite à un art, répondant à des cérémoniaux qui traduisent l’exigence d’un savoir-vivre mis à l’épreuve de la puissance aveugle de la bête, de l’imprévisible et de la mort. Être torero et mériter l’acclamation “Torero ! Torero !” c’est être digne de l’humanité mise en jeu face à l’animal. Au-delà de la prestation individuelle du torero, la corrida est, en effet, le lieu de la célébration de la nature propre à chaque être, que



© Corbis

[...] Le meilleur torero est celui qui fait preuve du plus de maîtrise et du plus de respect.

Francis Wolff résume ainsi : « La gratuité du jeu, la légèreté du divertissement, la gravité du don de soi, la puissance de la volonté, le pouvoir de l'art, la conscience de la mort, en somme tout ce qui fait l'humanité de l'homme » face à « l'animalité sous sa forme la plus haute, la plus belle, la plus puissante ». Cette « asymétrie absolue des deux protagonistes », loin d'être le prétexte d'un jeu, est la structure même de la corrida et préside à toutes ses lois.

Le taureau est un animal "bravo", c'est-à-dire, profondément hostile. Et la corrida rend compte de cette hostilité naturelle ; il est libre. Le règlement précise d'ailleurs que le picador (torero à cheval

dont le rôle est d'affaiblir l'animal lors du premier "tierco") doit se positionner à "contre querencia", c'est-à-dire à l'opposé de l'endroit où l'animal a tendance à se réfugier. La corrida donne donc à voir l'activité par laquelle, le taureau considéré dans sa spécificité, « réalise sa propre essence », selon la formule de Francis Wolff, empreinte d'aristotélisme.

Le meilleur taureau est celui qui se montre le plus fidèle à sa nature, à sa "bravura". Parallèlement, le meilleur torero est celui qui fait preuve du plus de maîtrise et du plus de respect.

Il est donc possible de parler de la corrida comme un rite dans la mesure où elle incarne une éthique, celle du respect de la nature des êtres.

Et moi, j'irai un jour aux arènes, voir une corrida. ■





Deux admirateurs font cadeau d'un lionceau à Joseph Kessel, dans un restaurant à Nice, Crédits : AFP

DANS LES YEUX DU LION

Ombeline Chabridon

Au-delà du roman à succès et du classique scolaire, *Le lion* de Joseph Kessel est un livre puissant qui interroge les rapports entre l'homme et l'animal : roman d'amitié, récit de voyage et drame familial, le livre de Joseph Kessel permet de scruter le mystère du monde sauvage avec celui de l'enfance.

Joseph Kessel est-il d'abord voyageur ou d'abord écrivain ? Sa plume a la brutalité immédiate du reporter et la précision colorée du poète. De son voyage au Kenya en 1953, Joseph Kessel tire en 1958 un roman plein des images du Parc royal, du bruit des animaux et de l'odeur de la brousse. *Le style de Joseph Kessel est sensitif, voire oculaire : à la frontière entre le journalisme et la littérature, son style excelle à la description.* Les paysages de brousse, dominés par la silhouette massive du Kilimandjaro, se déploient, évoqués par des phrases précises, dynamiques et étrangement sensorielles. Dans le silence et la simplicité d'un tableau, les mots de Kessel peignent les animaux au cœur de l'immense brousse. *Auprès de l'eau étaient les bêtes.*

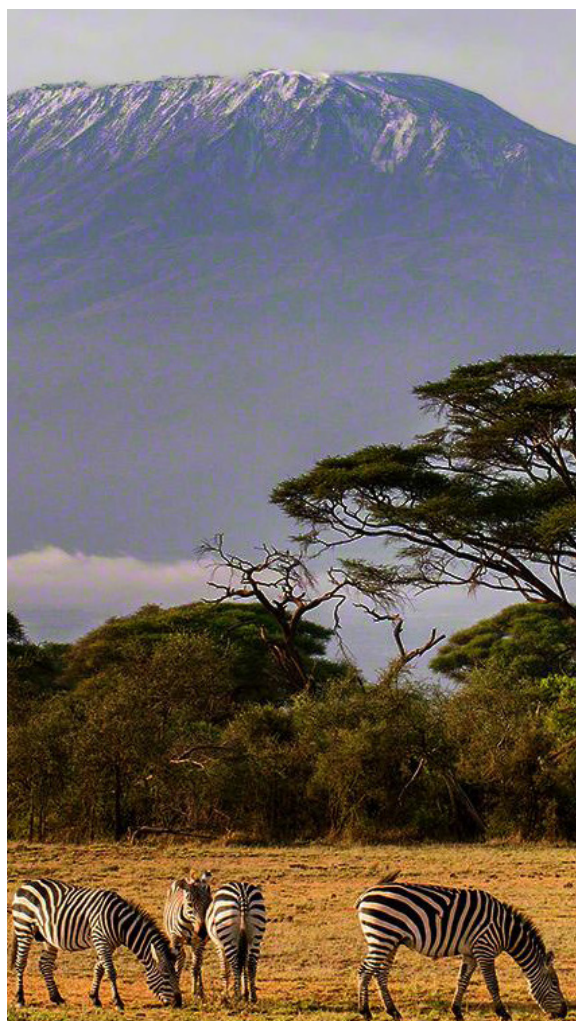
La rencontre du monde sauvage

Au Parc royal du Kenya, le narrateur – qui n'est jamais nommé, double de Kessel ou double du lecteur ? – fait la découverte du monde animal dans des conditions singulières. La réserve forme en effet le cadre exceptionnel de l'épanouissement des bêtes et de l'harmonie du monde sauvage : espace idyllique, lieu de paix ineffable, le Parc royal est l'écrin irréel des splendeurs de la Nature. Le monde sauvage se révèle, pour le narrateur, l'espace de l'apprentissage et de la découverte. Au-delà des différentes espèces animales qui composent par leur beauté et leur foisonnement une *tapisserie fabuleuse et frémissante*, le



Henri Rousseau - Combat du tigre et du buffle

Le style de Joseph Kessel est sensitif, voire oculaire [...]



Parc national d'Amboseli - Zèbres paissant devant le Kilimandjaro

narrateur prend peu à peu la mesure de l'harmonie de la brousse, du cycle grandiose de la Nature, de l'éternité des neiges au sommet du Kilimandjaro. Chez Kessel, le monde animal est ce royaume de vérité, de liberté, d'innocence qui s'épanouissait dans le matin d'Afrique, et qui s'oppose à la misère et à la prison intérieure des hommes. Le visiteur du Parc fait bien la découverte, en la côtoyant, de l'immensité. Cette prise de conscience suscite chez le narrateur la quête de sa propre place dans l'univers, une soif d'absolu et d'innocence : « Le besoin était venu – sans doute puéril, mais

toujours plus exigeant – de me voir admis dans l'innocence et la fraîcheur des premiers temps du monde. » Le texte de Kessel prend définitivement une dimension d'introspection.

À l'école des bêtes

Les animaux, sous la plume de Kessel, prennent donc les couleurs d'un rêve éveillé et l'aspect d'un manège irréel, d'une ronde sans fin : ce traitement très pictural et quasi onirique des animaux de la réserve souligne l'aspect fabuleux et immatériel de la visite du parc, mais n'efface pas cependant le contact authentique et plus direct que le narrateur a avec la brousse et le monde sauvage. L'incipit *in medias res* confronte brusquement le narrateur à sa première rencontre : celle d'un petit singe qui le tire de son sommeil. D'emblée, est présenté le caractère extraordinaire de ce singe minuscule penché sur le visage du narrateur. Mais plus singulière encore est l'expression du regard de l'animal : « Les yeux sages prirent une expression de tristesse, de pitié. [...] On eût dit qu'ils me voulaient du bien, essayaient de me donner un conseil. » Le ton est donné : dans la réserve, le narrateur est à l'école des bêtes.

Mais c'est surtout la petite fille, Patricia Bullit, fille de l'administrateur du Parc, qui introduit le narrateur au sein de ce monde fabuleux. C'est elle qui lui présente le Parc et chacune des bêtes : c'est elle l'intermédiaire entre l'adulte et l'animal. Le narrateur souligne l'aisance et le caractère instinctif de ses présentations, loin des routines de la logique. Dans la brousse, les repères et les codes dialectiques n'existent plus : c'est le triomphe de l'instinct naturel et de la sensibilité propres à ces « êtres simples et beaux que nous avons sous les yeux et qui vivaient au-delà de l'angoisse des hommes ». Le monde sauvage abolit toutes barrières : celles entre l'homme et l'animal, et, plus singulièrement, celles entre l'adulte et l'enfant. L'enseignement des bêtes, par l'intermédiaire de Patricia, c'est la proximité redécouverte de l'enfance : s'établissent, « par le truchement des bêtes sauvages, la complicité et l'égalité entre un enfant et un homme qui, depuis très longtemps, avait cessé de l'être. »

La violence et le sacré

Le Parc royal semble donc reposer tout entier dans une sorte de pacte tacite scellé entre les hommes et les animaux. Signe suprême de cette alliance, le Lion, le grand lion recueilli petit et élevé par les Bullit. Celui-ci, après avoir été finalement rendu à son état sauvage et à la brousse, conserve un lien étroit avec la petite Patricia. Il est le sujet de nombreuses conversations entre les personnages avant que le narrateur ne le rencontre et il n'apparaît que dans la deuxième partie du roman, vers le milieu du récit. Une fois encore, la petite fille joue l'intermédiaire entre King et le narrateur. Faveur suprême, elle lui permet de le voir, de le toucher, d'assister à leurs jeux. Bien sûr, le narrateur est terrifié : il s'attache à décrire l'effroi qu'il ressent d'abord, et qu'il qualifie de *vulgaire* et de *misérable*. Sa peur est finalement balayée par le rire prodigieux du grand lion. Par les yeux du lion, aussi, qui clignent placidement : étrange proximité avec l'homme d'un lion au regard intelligent, aux gestes doux, au rugissement rieur. Mais la puissance de la petite fille sur ce lion est d'autant plus extraordinaire que celui-ci demeure pleinement un fauve ; un peu plus loin dans le roman, Patricia lance King sur un buffle dans une scène fascinante d'une brutalité authentique : « *Il faut bien que les lions mangent pour vivre* ». Patricia sait la loi de la brousse. La violence est ainsi le corollaire du monde sauvage. Mais la brutalité des animaux reste singulièrement digne, voire harmonieuse, toujours naturelle. Elle est, par ailleurs, mise en double perspective : avec la violence psychologique du drame qui ébranle la famille Bullit d'abord, et avec la violence plus "anthropologique" des mœurs masais ensuite (peuple noir nomade qui vit sur le territoire du Parc). Ainsi les pages de Kessel mêlent-elles étroitement la naïveté de l'enfance à la violence du règne animal, ce même mélange étrange et saisissant qui marque les toiles colorées du Douanier Rousseau.

La rencontre des bêtes dans le Parc royal du Kenya, c'est donc la rencontre d'une harmonie

gigantesque, magistrale et cruelle. C'est la prise de conscience du vaste théâtre dans lequel la vie et la mort sont les différents actes du même ballet. C'est prendre la mesure d'un monde où l'amour et la violence sont d'un ordre supérieur et quasi sacré. ■

[...] à la frontière entre
le journalisme et la
littérature, son style
excelle à la description



Henri ROUSSEAU - Singes mangeant des oranges dans la jungle

SPLENDEURS DES CHASSES OMEYYADES

Lucie Mottet

A moins de trois kilomètres de Jéricho, s'impose une structure futuriste toute de verre et d'acier, plantée au milieu des ruines et des vestiges. Entre l'étendue du désert palestinien et le point le plus bas du monde, se trouve l'un des plus grands trésors du monde arabo-persique.



tapis de mosaïque de Tabgha, détail, crédit E.P-G

Le tapis de mosaïque de Tabgha, au bord du lac de Tibériade, présente ainsi de nombreuses espèces d'oiseaux que les artisans observaient au fil des saisons et des migrations, tel un bestiaire.

Le 28 octobre 2021, après cinq ans de travaux de restauration et d'aménagement au public, le palais d'Hisham dévoilait à nouveau ses mosaïques jusqu'alors enfouies sous le sable pour les protéger. Bâti au beau milieu du désert dans les années 740, lors de la domination omeyyade (première dynastie musulmane héréditaire, qui a régné depuis Damas de 660 à 750 après J.-C.), ce palais servait à la fois de pavillon de chasse et de palais d'hiver. Il s'agissait d'un véritable complexe, appartenant à cet ensemble de châteaux du désert qu'on retrouve par exemple en Jordanie, équipé d'un domaine agricole irrigué par un aqueduc, d'une mosquée, d'un caravansérail ainsi que de bains. L'espace était pensé comme un lieu de détente et de raffinement, dont témoignent les derniers vestiges présents sur le site : les mosaïques.

Les sols ornés selon cette technique permettaient de joindre utile et esthétique, par le caractère étanche et lavable des mosaïques. Les pièces du palais d'Hisham étaient essentiellement destinées aux bains, humides, et aux banquets. Ces pièces, lorsqu'il fallait nettoyer aisément les salissures liées aux repas, s'y prêtaient alors parfaitement. Une frise sur le tapis de mosaïques du palais montre d'ailleurs plusieurs citrons et un couteau, signifiant peut-être ces repas.

Jadis accompagnés de riches décors de stucs, de sculptures et de pierres taillées, les tapis de mosaïques du palais d'Hisham sont composés de plus de vingt couleurs de pierres différentes, provenant de toute la Palestine - Nabi Musa pour les pierres noires, Jérusalem et Bethléem pour les pierres rouges, Hébron pour les pierres blanches. D'une finesse absolue, les mosaïques s'entrelacent dans des dégradés de couleurs impressionnants pour composer des motifs de nœuds, de pointillés, de fleurettes et de rosaces, se répétant de façon régulière et couvrant toutes les surfaces, développement caractéristique de ces travaux de la première époque islamique.

Ces modèles sont issus du répertoire des siècles précédents, des temps des mosaïques hellénistiques, romaines ou byzantines, riches d'iconographies diverses et variées. Dans ce palais de Jéricho, pourtant, seule une mosaïque n'est pas composée de motifs abstraits. Le tapis de pierres du Diwan, salle de réception pour le maître des lieux, donne à voir la plus que célèbre représentation de l'Arbre de Vie. Dans un dessin en abside, trois gazelles entourent un arbre, porteur de quinze grenades. À droite de l'arbre, l'une des gazelles se fait brusquement attaquer par un lion, lui griffant



Mosaïque de l'Arbre de Vie, détail

et lui mordant la croupe.

On pourrait ainsi croire à une scène en lien avec les chasses pratiquées non loin de ce palais. Les représentations cynégétiques sont d'ailleurs monnaie courante dans le corpus des mosaïques orientales. De façon générale, ces illustrations connaissent un vif succès entre les Vème et VIème siècles. La chasse est d'une part une pratique aristocratique, considérée comme un art, permettant également de montrer sa force et sa valeur. D'autre part, elle permet de fournir de la viande, met le plus onéreux, ainsi que des matières premières telles que le cuir, la fourrure et l'os. Certains animaux étaient tués et consommés sur place, et d'autres capturés pour être vendus en Occident, où des chasses aux fauves étaient mises en scènes durant l'Antiquité tardive.

L'influence grandissante de la religion chrétienne va progressivement réduire la fréquence de ces

représentations. Face à ces scènes sanglantes et violentes s'imposent des mosaïques plus pacifiques : des sols d'oiseaux, des dessins d'animaux documentaires, mais également bien évidemment symboliques. Le tapis de mosaïque de Tabgha, au bord du lac de Tibériade, présente ainsi de nombreuses espèces d'oiseaux que les artisans observaient au fil des saisons et des migrations, tel un bestiaire.

La figuration dans le monde musulman a suscité de longs débats complexes dès sa naissance. Représenter des hommes et des animaux pose question ; par peur de l'idolâtrie, et lors des premiers temps de l'Islam, on ne trouve aucune image de la sorte dans les monuments et manuscrits religieux. Si ce fut sans doute un moyen de se démarquer alors du christianisme, riche en symboles visuels, la question se pose semble-t-il moins dans le domaine profane, comme le montre l'iconographie



tapis de mosaïque de Tabgha, détail, crédit E.P-G

Face à ces scènes
sanglantes et violentes
s'imposent des mosaïques
plus pacifiques : des sols
d'oiseaux, des dessins
d'animaux documentaires,
mais également [...] symboliques.

du palais d'Hisham, débordant de stucs de personnages dénudés et d'animaux. Plus encore, cet art figuratif sera longtemps réservé à une clientèle princière, aisée et cultivée.

La présence de cette mosaïque n'est donc pas liée à une question religieuse, et ne semble pas non plus illustrer simplement une scène de chasse. Plusieurs lectures de ces gazelles sous cet arbre ont été données. Un temps considéré comme une représentation du bien d'un côté et du mal de l'autre, avec le lion attaquant sa proie autour d'un arbre qui pourrait se référer à celui du jardin d'Eden, il semblerait pourtant qu'il s'agisse davantage d'une allégorie de la guerre et de la paix. Doris Behrens-Abouseif, professeur d'architecture islamique au Caire, en a livré une interprétation non moins intéressante. Le palais aurait sans doute été construit pour l'héritier d'Hisham ibn ' Abd al-Malik (691-743), Walid ibn Yazid, également poète et célèbre pour son caractère quelque peu irrévérencieux. Ce dernier a dédié une grande partie de sa poésie à l'amour, et la scène de l'Arbre de Vie pourrait alors opposer la grâce féminine de la gazelle, symbolisant la beauté dans la culture arabe, à la force virile du lion.

Le dôme tout récemment terminé pour protéger les mosaïques permet enfin d'admirer toute la splendeur de ces sols de pierre. Pour deviner l'entièreté du merveilleux du palais d'Hisham, le musée Rockefeller de Jérusalem conserve les stucs qui ornaient les différentes voûtes du monument. ■

INTERVIEW AVEC

BRIGITTE GOTHIERE – L214

Les animaux, des « êtres ayant leurs propres besoins, leur propre individualité et leurs groupes sociaux »

L'association L214, fondée en 2008, est la figure de proue de la cause animaliste. Elle a acquis sa renommée et son statut de lanceur d'alerte en révélant au grand jour les conditions de vie des animaux dans les abattoirs. Brigitte Gothière, fondatrice de l'association, accorde au journal *La Fugue* un entretien exclusif et passionnant.

Pouvez-vous nous présenter l'association L214 en quelques mots ?

L214 est une association de défense des animaux : nous considérons qu'ils sont des êtres doués de sensibilité, au sens large : les animaux humains et non humains [les hommes et les animaux, NDLR]. Nous concentrons d'abord nos efforts sur ceux qui souffrent en plus grand nombre et en plus grande intensité, c'est-à-dire surtout ceux qui sont voués à la consommation alimentaire. Forte de 50 000 membres, notre association s'adresse au grand public, aux pouvoirs publics et aux entreprises : nous encourageons les entreprises et les politiques à faire reculer les pires pratiques et à encourager une consommation différente, plutôt axée sur le végétal. Nos actions prennent la forme d'enquêtes filmées - qui font la réputation de notre association - mais nous essayons aussi d'apporter des solutions aux problèmes que nous dénonçons.

Les problèmes posés par l'élevage en France constituent-ils votre combat prioritaire ?

Oui, nous considérons que c'est l'enjeu le plus urgent car les animaux destinés à la consommation



Logo de l'association L214

alimentaire représentent 99% des animaux exploités et tués par l'homme, en incluant les poissons. On tue plus de mille milliards d'animaux par an dans le monde. En France, c'est 1,1 milliard d'animaux terrestres par an. Même si tout le monde mange aujourd'hui de la viande, la société s'interroge quand même sur la manière dont on élève et abat les animaux.

Pouvez-vous nous parler de vos différents modes d'action ? Pourquoi l'illégalité ?

Effectivement, nous nous inscrivons dans un mouvement de désobéissance civile pour montrer ce que les industriels refusent de montrer. Jean-Paul Bigard [PDG du groupe agroalimentaire Bigard, NDLR] est bien conscient, comme il l'a dit en 2016 devant la commission d'enquête parlementaire provoquée par les images que nous

"Nous ne sommes pas propriétaires d'animaux au même titre que nous ne sommes pas propriétaires des enfants que nous avons."

avons montrées, qu'aucune image ne doit sortir des abattoirs afin de mettre une distance avec le consommateur. Il y a donc d'un côté ces enquêtes pour lesquelles nous encourons des sanctions qui sont toujours plus fortes. Mais il y a aussi beaucoup d'outils qui ont été développés pour les citoyennes et les citoyens afin d'interagir avec les politiques et les entreprises et encourager des avancées. Il y a également un réseau de 50 groupes locaux qui proposent des actions dans les villes pour aller à la rencontre du public, des entreprises, des politiques. Nous avons ainsi tout un département éducation qui propose des outils pour les plus jeunes, et un réseau de 50 groupes locaux qui proposent des actions dans les villes pour aller à la rencontre du public, des entreprises, des politiques.

Comment expliquez-vous qu'il n'y ait pas une adhésion plus large au combat de L214 alors que vos images choquent quiconque les visionne ?

C'est une bonne question. Il y a deux choses. Il y a d'abord un consensus sur les conditions inacceptables d'élevage d'un certain nombre d'animaux qui mène à une dénonciation générale de l'élevage intensif, c'est-à-dire arrêter d'élever des animaux sans qu'ils aient accès à l'extérieur. Je crois qu'un consensus apparaît également sur notre surconsommation de viande. Mais le pas suivant est plus difficile : celui d'arrêter totalement de tuer des animaux pour les manger alors qu'on n'en a pas besoin. Je crois que cela achoppe ici.

Il vous est souvent reproché la dimension idéologique de votre combat qui dépasse la simple éthique qui veut qu'on prenne soin des animaux. Est-ce cette part d'idéologie qui vous empêche de toucher davantage de personnes ?

Non je ne suis pas d'accord : rien n'empêche les personnes qui fuient notre combat idéologique de s'engager pour de meilleures conditions d'élevage, mais il se trouve qu'elles ne s'engagent pas du tout.

Il existait des associations qui défendaient le fait d'élever des animaux dans des conditions moins pires et de les tuer de manière plus décente, sans pour autant remettre en cause la consommation de viande dans un but antispéciste. Mais ces associations "welfaristes" ont prêché dans le désert.

Dénoncez-vous les excès qui peuvent émerger de votre action militante (nous pensons aux agressions de certains bouchers ou à la détérioration de certaines boutiques) ?

Comme tout mouvement porteur de revendications, il y a des militants qui prennent très à cœur la cause et, quelquefois, une forme de désespoir s'installe et peut conduire à des actes qui décrédibilisent la cause. Nous nous opposons à tous ces actes sur les boucheries. Des militants séparent quelquefois le Bien et le Mal de manière manichéenne alors que la situation est plus complexe. Nous cherchons à sortir de ce problème par le haut, sans agressivité et sans haine. Aujourd'hui, je crois que notre combat est mieux entendu par l'ensemble de la société, donc les choses sont un peu différentes.

Quand on prend l'article L214-1 du code rural, on voit qu'il évoque uniquement « les impératifs biologiques de son espèce ». N'allez-vous pas au-delà de ces impératifs ?

Nous avons tiré notre nom de l'article L214 du code rural car il évoquait la question animale et que c'est en 1976 qu'on reconnaissait pour la première fois que les animaux étaient des êtres sensibles. Et donc, nous nous sommes dit que c'était un premier pas vers l'abolition de l'élevage animal si cet article était appliqué. Maintenant nous allons au-delà. Ainsi, la seule notion de propriété des animaux nous déplaît : nous ne sommes pas propriétaires d'animaux au même titre que nous ne sommes pas propriétaires des enfants que nous avons. Depuis 1976, de nombreuses études montrent que ces animaux sont conscients, qu'il existe des cultures animales,

etc. Mais ceci sans conséquence sur notre pratique séculaire : nous continuons à les manger. Vous savez, cela a été dur aussi de remettre en question le fait de manger des êtres humains dans certaines sociétés cannibales. Il y avait un cannibalisme de gourmandise : on mangeait d'autres hommes non pas parce que nous en avions besoin mais parce que c'était bon. Aujourd'hui nous en sommes encore là. Nous mangeons de la viande parce que c'est bon alors que nous savons compenser nutritivement.

Quelle place voulez-vous que l'homme donne à l'animal ?

Une place juste. Aujourd'hui les animaux sont considérés par les hommes comme étant une ressource à leur disposition (nourriture, loisir, matériel de laboratoire, etc). Nous avons un rapport d'utilité avec les animaux, ainsi nous ne les considérons pas comme des êtres ayant leurs propres besoins, leur propre individualité et leurs groupes sociaux. Par exemple, nous refusons de parler chez eux de culture, alors qu'il existe des cultures animales. Nous refusons aussi de parler d'intelligence alors que nous savons aujourd'hui qu'ils ont au minimum des sensations et des émotions. La déclaration de Cambridge de 2012 a montré qu'ils avaient une conscience. Donc leur juste place serait comme cohabitant de la planète, à nos côtés.

Pour ce qui est de la chasse, cette pratique est-elle foncièrement mauvaise ou doit-elle plutôt être davantage réglementée ?

Aujourd'hui la chasse est une activité de loisir. Elle n'est en rien nécessaire, on tue pour le plaisir. Pour ce qui est de l'argument de la régulation, si on arrêta d'agrainer les sangliers ou de les élever dans des parcs, peut-être qu'il n'y aurait pas de problème de surpopulation. Et l'interdiction de la chasse n'aurait pas de grandes conséquences sans arrêter en parallèle l'agraineage et toute autre activité qui finalement favorise les dégâts sur les cultures par la surpopulation. Il existe d'autres solutions pour réguler les populations animales et protéger les cultures. Il y aurait un partage du

territoire à faire par exemple, car, oui, les animaux aussi habitent sur Terre.

Pourquoi faudrait-il remettre en cause ce mode de production qui se fonde sur le métier d'agriculteurs et d'éleveurs soucieux de la nature et des animaux ?

Il faut remettre en question ce mode de production car il n'y a pas de respect : nous parlons de respect des animaux alors que nous les tuons pour nous en nourrir et que nous n'en avons pas besoin. Je reste persuadée qu'il existe des modes de cohabitation où nous y gagnons tous et toutes. Mais cela implique aussi de changer notre agriculture qui se base beaucoup aujourd'hui sur des intrants d'animaux. Il faut arriver à une agriculture qui soit végane. A la fois ça peut paraître comme un bouleversement de la façon que nous avons de produire de la nourriture, et à la fois ce n'en est pas un puisque nous savons le faire autrement et que cela ne pose pas de difficulté majeure, sauf de volonté politique. Il y a, en fait, le besoin d'une vraie remise en question de notre rapport aux animaux et de notre sphère de considération morale. Aujourd'hui, dans cette sphère, il y a tous les êtres humains ; et tout le monde n'y est pas égal, il y a déjà du travail dans notre sphère intra-humaine. Nous, nous proposons d'étendre cette sphère de considération morale aux autres animaux. Ça ne veut pas dire l'égalité au sens strict, mais donner les mêmes droits aux hommes et aux animaux. C'est l'égalité dans la prise en compte des intérêts. Le droit de ne pas être tué, le droit de ne pas être torturé, par exemple. Mais étant donné que nous n'avons pas les mêmes besoins, ce n'est pas utile que nous ayons toujours les mêmes droits.

Il y a [...] le besoin d'une vraie remise en question de notre rapport aux animaux et de notre sphère de considération morale

Il va donc falloir se pencher au moins sur chaque espèce, et au sein d'une espèce il peut y avoir des différences notables entre chaque individu, pour prendre en considération leurs besoins.

Ce questionnement là n'est pas juste celui de quelques antispécistes déconnectés : il y a beaucoup d'éleveurs qui ont déjà remis en question ces habitudes. Il y a notamment des éleveurs de chèvres qui ont mis leurs animaux en lactation continue et qui s'arrangent pour ne plus du tout en envoyer en abattoir.

Pensez-vous avoir eu une certaine influence sur les pratiques alimentaires des Français ? Et par exemple sur la question du foie gras, qui présente à la fois un enjeu économique et culturel ?

Le foie gras a été notre premier combat. Quand nous avons obtenu les premières images nous pensions que c'était gagné. Malheureusement, même si 6 Français sur 10 considèrent que c'est une pratique qui provoque des souffrances, il y en aura encore une quantité incroyable sur les tables de fin d'année. Par ailleurs, il ne s'agit pas vraiment d'une tradition, mais plutôt d'une opération marketing qui a très bien fonctionné, comme le père Noël de Coca-Cola.

Il y a en France une prise de conscience sociale et législative en faveur du bien-être animal : vivons-nous l'époque la plus bienveillante ?

Il faut rappeler que la question animale n'est pas neuve. Pythagore questionnait déjà la légitimité de tuer des animaux pour les manger parce que cela n'était pas nécessaire pour l'alimentation humaine, et il ne possédait pas toutes les études nutritionnelles que nous connaissons depuis. Épicure était végétarien ; si le plaisir de la table est porté par un végétarien, le mythe de la "bonne bouffe" autour de la viande s'écroule un peu. C'est donc une question qui a traversé les âges mais on n'a jamais autant maltraité et tué d'individus qu'aujourd'hui. Depuis la Seconde Guerre, l'élevage et la production de viande ont été modernisés et industrialisés, sans compter évidemment que nous sommes bien plus nombreux désormais. Notre consommation de

viande a également explosé : en moyenne, elle s'élève à 80 kg de viande par personne et par an en France.

Estimez-vous que les derniers mandats présidentiels ont été bénéfiques pour la cause animale ?

Il y a eu quelques bricolettes. En 1974, l'article L214 par le président Giscard d'Estaing. En 2015, amendement Glavany qui inscrit dans le code civil que les animaux sont doués de sensibilité alors qu'ils n'étaient que dans le code rural jusqu'alors. Mais malgré tout, les associations prennent plus de pouvoir ou au moins sont plus écoutées. Cela a abouti au cours du dernier mandat à quelques propositions de loi, notamment celle sur les maltraitements animaux, bien qu'elle évite les sujets de la chasse ou la corrida. Cela montre tout de même que la question animale est entendue alors qu'elle était un peu moquée et taxée de sensiblerie auparavant. ■

Propos recueillis par
Emmanuel Hanappier et
Hervé de Valous



Brigitte Gothière



Les Illusions perdues Xavier Giannoli

Voilà un film français comme on les aime ! Illusions perdues de Xavier Giannoli est un grand film. Il parvient à nous immerger dans la société du paraître sous la Restauration et à nous faire vivre par procuration les débuts de la société de consommation et l'essor de la presse d'opinion. Monarchistes et libéraux sont rivaux mais dans les deux camps les compromis sont monnaie courante. Cette société parisienne est ostensiblement un théâtre gouverné par l'argent et les relations où règnent l'opportunisme et l'hypocrisie. Les réputations et les succès artistiques sont faits et défaits en fonction du bon vouloir du plus offrant indépendamment de la qualité objective de l'œuvre. Le personnage de Lucien de Rubempré, jeune poète idéaliste et ambitieux fraîchement arrivé de

sa campagne à Paris, nous permet de voir à l'œuvre la corruption de la société parisienne qui avilie les êtres et les éloigne de leurs idéaux. Plus encore, il incarne la question de la possibilité de la poursuite de l'art et de l'idéal dans une société où faire du profit est la seule règle. On se rend vite compte que ce film est en réalité criant d'actualité : au fond rien n'est nouveau sous le soleil. Le texte de Balzac loin d'être malmené est en partie intégré au film par le recours à une voix-off. On prend spécialement plaisir à écouter fuser les réparties pleines d'esprit. Les personnages sont bien ceux de la comédie humaine : hauts en couleur ; et les acteurs (Vincent Lacoste, Xavier Dolan, Cécile de France, Gérard Depardieu, Jeanne Balibar) incarnent très bien leurs rôles respectifs. Mention spéciale à deux jeunes acteurs : Salomé Dewaels, très touchante dans le rôle de Coralie, et Benjamin Voisin qui endosse parfaitement le rôle de Lucien de Rubempré : à l'instar de son personnage il semble devenir une étoile montante du cinéma français. Les décors et les costumes, magnifiques, contribuent à l'immersion, de même que la bande-son qui nous transporte au rythme haletant de la course vers la gloire du jeune Lucien. « L'été » de Vivaldi, « Ständchen » de Schubert, « Les Indes galantes » de Rameau font retentir les splendeurs et misères de la Restauration. Courez donc voir ce chef-d'œuvre littéraire mis à l'écran si magistralement.

Marguerite du Fayet de La Tour



Le soleil des Scorta **PRIX GONCOURT 2004**

Laurent Gaudé

Tout est dans le titre ! C'est d'abord l'histoire d'une famille qui débute par un viol et se poursuit dans le travail, la misère, et l'espérance. L'histoire d'une famille italienne, d'un nom, que les protagonistes portent avec honneur et dont-il supportent aussi le poids. C'est aussi la prégnance d'une atmosphère, celle du soleil ; symbole de cette terre aride du sud de l'Italie, du tempérament d'un peuple, du destin d'une famille. C'est sous ce soleil omniprésent que, sans renoncer à leur condition, les Scorta obtiennent une forme de rédemption, dans la simple espérance du devoir accompli. Au-delà de son intrigue, assez faible, ce roman nous touche parce qu'il nous concerne. Son style est sobre et précis, elle nourrit notre attention et aiguise notre curiosité pour cet étrange pays.

Emmanuel Hanappier



Pigeons @Quai de la Mégisserie

Laissez-moi donc vous conter une scène
Que je pus voir de manière fortuite
Tandis que j'errais au bord de la Seine
Et qui de quelque leçon m'a instruite.
Mon affaire implique un jeune pigeon
Qui, misérable petit sauvageon,
À l'inverse de Narcisse haïssait
Son reflet que les eaux lui fournissaient.
Lorsqu'il goûta aux charmes de l'amour,
Quoique ses sentiments fussent vivaces,
Notre ami ne trouvait en lui l'audace
D'aller à sa douce faire la cour.
Face, se dit-il, à ses congénères,
Ces bellâtres ailés fendant les airs,
Jamais il n'emporterait la bataille :
Le pigeon ne se sentait pas de taille.
La nature n'avait, nous l'admettrons,
Pas pris le soin de le parer des

grâces
Qui plaisent aux femelles de sa race,
Mais il n'avait rien d'un laideron.
Pourtant, lorsqu'il se décida enfin
À entreprendre la séduction,
Il changea, pour parvenir à ses fins,
D'aspect au moyen d'une illusion.
Il orna sa queue des plumes d'un paon
Qui par hasard avait mué la veille ;
Son gosier il le poudra de vermeil,
Imitant le rouge-gorge pimpant ;
Il affubla ses ailes de dix perles
Afin d'avoir l'air d'un martin-pêcheur,
Et contrefit même le chant du merle,
Bien qu'il fût moins merle que pasticheur.
C'est couvert de toutes ces fanfreluches,
Traînant son attirail et cacardant,
Qu'il déclara son amour si ardent ;
Mais aussitôt il vacille et trébuche,
Il cause l'hilarité générale,
Et même sa belle rit aux éclats.
Couvert de honte le pigeon détale,
Il tombe dans la Seine et fait un plat.
Il eût mieux fait de rester naturel,
De s'aimer et de voir son potentiel.
C'est en pigeon et non par l'imposture
Qu'il aurait pu plaire, soyez-en sûrs,
Car comment prétendre pouvoir séduire
Lorsque soi-même on s'obstine à se fuir ?

Dora Scribe

LF

A N T H O L O G I E

Francis Jammes

Poésies de la campagne en fête

Prière pour aller au paradis avec les ânes

Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites
que ce soit par un jour où la campagne en fête
poudroiera. Je désire, ainsi que je fis ici-bas,
choisir un chemin pour aller, comme il me plaira,
au Paradis, où sont en plein jour les étoiles.
Je prendrai mon bâton et sur la grande route
j'irai et je dirai aux ânes, mes amis :
Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis,
car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon Dieu.
Je leur dirai : Venez, doux amis du ciel bleu,
pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement d'oreille,
chassez les mouches plates, les coups et les abeilles...

Que je vous apparaisse au milieu de ces bêtes
que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête
doucement, et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds
d'une façon bien douce et qui vous fait pitié.
J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
suivi de ceux qui portèrent au flanc des corbeilles,
de ceux traînant des voitures de saltimbanques
ou des voitures de plumbeaux et de fer blanc,
de ceux qui ont au dos des bidons bossués,
des ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés,
de ceux à qui on met de petits pantalons
à cause des plaies bleues et suintantes que font
les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds.
Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je vous vienne.
Faites que dans la paix, des anges nous conduisent
vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises
lisses comme la chair qui rit des jeunes filles,
et faites que, penché dans ce séjour des âmes,
sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes
qui mireront leur douce et humble pauvreté
à la limpidité de l'amour éternel.

Prière pour avouer son ignorance

Redescends, redescends dans ta simplicité.
Je viens de voir les guêpes travailler dans le sable.
Fais comme elles, ô mon cœur malade et tendre : sois sage,
accomplis ton devoir comme Dieu l'a dicté.
J'étais plein d'un orgueil qui empoisonnait ma vie.
Je croyais que j'étais bien différent des autres :
mais je sais maintenant, mon Dieu, que je ne fis
que récrire les mots qu'ont inventés les hommes
depuis qu'Adam et Ève au fond du Paradis
surgirent sous les fruits énormes de lumière.
Mon Dieu, je suis pareil à la plus humble pierre.
Voyez : l'herbe est tranquille, et le pommier trop lourd
se penche vers le sol, tremblant et plein d'amour.
Enlevez de mon âme, puisque j'ai tant souffert,
l'orgueil de me penser un crécur de génie.
Je ne sais rien. Je ne suis rien. Je n'attends rien
que de voir, par moments, se balancer un nid
sur un peuplier rose, ou, sur le blanc chemin
passer un pauvre lourd aux pieds luisants de plaies.
Mon Dieu, enlevez-moi l'orgueil qui m'empoisonne.
Oh ! Rendez-moi pareil aux moutons monotones
qui passent, humblement, des tristesses d'Automne
aux fêtes du Printemps qui verdissent les haies.
Faites qu'en écrivant mon orgueil disparaisse :
que je me dise, enfin, que mon âme est l'écho
des voix du monde entier et que mon tendre père
m'apprenait patiemment des règles de grammaire.
La gloire est vaine, ô Dieu, et le génie aussi.
Il n'appartient qu'à Vous qui le donnez aux hommes
et ceux-ci, sans savoir, répètent les mêmes mots
comme un essaim d'été parmi de noirs rameaux.
Faites qu'en me levant, ce matin, de ma table,
je sois pareil à ceux qui, par ce beau Dimanche,
vont répandre à vos pieds dans l'humble église blanche
l'aveu modeste et pur de leur simple ignorance.

La maison serait pleine de roses

La maison serait pleine de roses et de guêpes.
On y entendrait, l'après-midi, sonner les vêpres ;
et les raisins couleurs de pierre transparente
sembleraient dormir au soleil sous l'ombre lente.
Comme je t'y aimerais ! Je te donne tout mon cœur
qui a vingt-quatre ans, et mon esprit moqueur,
mon orgueil et ma poésie de roses blanches ;
et pourtant je ne te connais pas, tu n'existes pas.
Je sais seulement que, si tu étais vivante,
et si tu étais comme moi au fond de la prairie,
nous nous baiserions en riant sous les abeilles blondes,
près du ruisseau frais, sous les feuilles profondes.
On n'entendrait que la chaleur du soleil.
Tu aurais l'ombre des noisetiers sur ton oreille,
puis nous mêlerions nos bouches, cessant de rire,
pour dire notre amour que l'on ne peut pas dire ;
et je trouverais, sur le rouge de tes lèvres,
le goût des raisins blonds, des roses rouges et des guêpes.

Les pâturages

Les pâturages, au bord des eaux, sont épais.
La pluie lourde a couché les blés trempés,
et les feuilles des berges sont très vertes,
excepté que les saules sont en cendre légère.
Les foins, comme des ruches, sont dressés.
Les coteaux sont si doux qu'ils semblent caressés.
Poète ami, tout serait doux sans la douleur
qui nous enlève tous les plaisirs du cœur.
Je crois qu'il est inutile d'essayer de la fuir,
car la guêpe ne quitte guère les prairies.
Laissons donc la Vie aller, et les vaches noires
pâître près des endroits où elles ont à boire.
Plaignons tous ceux qui souffrent lentement,
tous ceux qui sont comme nous, et tous le sont vraiment,
excepté qu'ils n'ont pas tous du talent.
C'est la seule différence, mais c'est important.
Une bonne consolation est un amour charmant,
comme une jeune fraise au bord d'un vieux torrent.

La rédaction

Fondateurs

Alban Smith & Hervé de Valous

Rédacteurs

Philosophie

Emmanuel Hanappier

Littérature

Ombeline Chabridon

Actualité

Alain d'Yrlan de Bazoge

Histoire de l'Art

Olivia Jan

Lucie Mottet

Histoire

Hervé de Valous

Responsable brèves

Ysende Debras

Responsable entretiens

Alban Smith

Direction artistique

& photographies

Pauline Doutrebente

Maquétiste

Apolline Debras

Secrétaire de rédaction

Aliénor Brochot

Chargée de communication

Maëlys de Bourayne

If